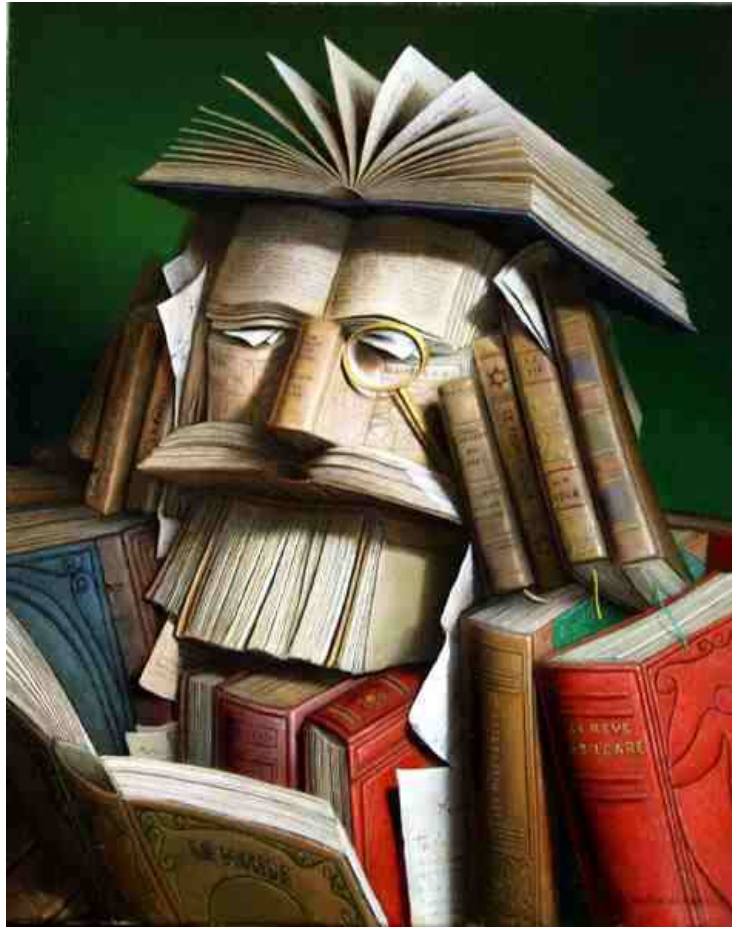


# Qu'est-ce que la philosophie ?



« Le philosophe » par André Marin de Barros

## Plan du cours

### 1. Prolégomènes

### 2. Vers une définition de la philosophie

2.1 Etymologie

2.2 Tentative de définition

2.3 Qu'est-ce que la sagesse ?

2.3.1 Savoir

2.3.2 Penser

2.3.3 Conclusion

2.4 Domaines

2.5 Origine

2.6 Histoire

2.7 Causes

2.8 Spécificités

2.9 Apports

### 3. Jeanne Hersch : La philosophie, à quoi ça sert ?

# 1. Prolégomènes

Kant : « L'étudiant qui sort de l'enseignement scolaire était habitué à apprendre. Il pense maintenant qu'il va apprendre la Philosophie, ce qui est pourtant impossible car il doit désormais apprendre à philosopher. Je vais m'expliquer plus clairement : toutes les sciences qu'on peut apprendre au sens propre peuvent être ramenées à deux genres : les sciences historiques et mathématiques [...] et qui par conséquent est une possession et n'a pour ainsi dire qu'à être assimilé: il est donc possible dans l'un et l'autre cas d'apprendre, c'est-à-dire d'imprimer soit dans la mémoire, soit dans l'entendement<sup>1</sup>, ce qui peut nous être exposé comme une discipline déjà achevée. Ainsi pour pouvoir apprendre aussi la Philosophie, il faudrait d'abord qu'il en existât réellement une. On devrait pouvoir présenter un livre, et dire : « Voyez, voici de la science et des connaissances assurées ; apprenez à le comprendre et à le retenir, bâtissez ensuite là-dessus, et vous serez philosophes » [...] La méthode spécifique de l'enseignement en Philosophie est zététique, comme la nommaient quelques Anciens (de dzétein, rechercher), c'est-à-dire qu'elle est une méthode de recherche.»<sup>2</sup>

Merleau-Ponty : « La philosophie nous éveille à ce que l'existence du monde et la nôtre ont de problématique en soi, à tel point que nous soyons à jamais guéris de chercher, comme disait Bergson, une solution dans le cahier du maître ».<sup>3</sup>

## 2. Vers une définition de la philosophie

### 2.1 Etymologie

Cicéron : « Pythagore, comme l'écrit Héraclide du Pont, disciple de Platon<sup>4</sup>, vint dit-on, à Phlionte, où il eut des discussions savantes et abondantes avec Léon, le souverain de Phlionte. Et, comme Léon admirait son génie et son éloquence, il lui demanda sur quel art il s'appuyait ; Pythagore répondit qu'il ne connaissait pas un seul art, mais qu'il était philosophe ; Léon s'étonna de ce nouveau mot et lui demanda qui étaient les philosophes et quelle différence il y avait entre eux et le reste des hommes. Pythagore répondit que la vie humaine lui paraissait semblable à cette assemblée où étaient organisés des jeux que fréquentait la Grèce entière ; là, les uns ayant exercé leurs corps venaient chercher la gloire et l'illustration d'une couronne ; d'autres, venus pour acheter ou pour vendre, y étaient conduits par l'appétit du gain ; mais il y avait une sorte de visiteurs (et même particulièrement distingués) qui ne cherchaient ni les applaudissements ni le gain, mais qui venaient pour voir et qui examinaient avec grand soin ce qui avait lieu et comment les choses se passaient. De même que tous ceux-là sont partis de leur ville pour la célébration des jeux, de même les hommes venus à cette vie humaine en quittant une autre vie et une autre nature sont les uns esclaves de la gloire, les autres, de l'argent ; mais il en est de bien rares qui, comptant pour rien tout le reste, observent avec soin la nature ; ce sont eux qu'on appelle amis de la sagesse, c'est-à-dire philosophes ; et de même que, à l'assemblée des jeux, l'attitude la plus digne de l'homme libre est de regarder, sans rien gagner, de même dans la vie, la contemplation et la connaissance des choses l'emportent de beaucoup sur tous les autres travaux. »<sup>5</sup>

---

<sup>1</sup> C'est-à-dire le raisonnement, la faculté de comprendre.

<sup>2</sup> Kant, *Annonce du programme des leçons de M. E. Kant durant le semestre d'hiver (1765-1766)*, traduction de M. Fichant, Éd. Vrin, 1973, pp. 68-69.

<sup>3</sup> M. Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie* (1953), Éd. Gallimard, 1967, pp. 52-53.

<sup>4</sup> C'est-à-dire Héraclide et non Pythagore qui est antérieur à Platon.

<sup>5</sup> Cicéron, *Tusculanes*, V, 3, 8-9, trad. E. Bréhier.

« Car pour la sagesse même, qui peut nier qu'elle est très ancienne, mais que son nom l'est aussi ? Elle obtint ce beau nom chez les anciens, parce qu'elle était la connaissance des choses divines et humaines, des principes et des causes de chacun d'elles. »<sup>6</sup>

Diogène Laërce : « Ainsi donc, c'est avec les Grecs que commença la philosophie dont même le nom exclut que l'appellation soit d'origine barbare<sup>7</sup>. »<sup>8</sup>

## 2.2 Tentative de définition

Hegel : « La chouette de Minerve ne prend son envol qu'à la tombée de la nuit »<sup>9</sup>

Platon : « A la naissance de Vénus, il y eut chez les dieux un grand festin où se trouvait entre autres Poros (l'Abondance), fils de Métis (la Prudence). Après le repas, Pénia (la Pauvreté) s'en vint mendier quelques restes et se tint auprès de la porte.

En ce moment, Poros, enivré de nectar (car on ne faisait pas encore usage du vin), sortit de la salle et entra dans le jardin de Jupiter, où le sommeil ne tarda pas à fermer ses yeux appesantis. Alors, Pénia, poussée par son état de pénurie, imagina d'avoir un enfant de Poros. Elle alla donc se coucher auprès de lui, et devint mère de l'Amour. C'est pourquoi l'Amour devint le compagnon et le serviteur de Vénus, ayant été conçu le jour même où elle naquit ; outre que de sa nature il aime la beauté, et que Vénus est belle. Et maintenant comme fils de Poros et de Pénia, voici quel fut son partage : d'abord il est toujours pauvre, et, loin d'être beau et délicat, comme on le pense généralement, il est maigre, malpropre, sans chaussures, sans domicile, sans autre lit que la terre, sans couverture, couchant à la belle étoile auprès des portes et dans les rues ; enfin, comme sa mère, toujours dans le besoin. Mais, d'autre part, selon le naturel de son père, il est toujours à la piste de ce qui est beau et bon ; il est mâle, hardi, persévérant, chasseur habile, toujours machinant quelque artifice, désireux de savoir et apprenant avec facilité, philosophant sans cesse, enchanteur, magicien, sophiste. De sa nature il n'est ni mortel ni immortel ; mais, dans le même jour, il est florissant et plein de vie, tant qu'il est dans l'abondance, puis il s'éteint, pour revivre encore par l'effet de la nature paternelle. Tout ce qu'il acquiert lui échappe sans cesse, en sorte qu'il n'est jamais ni riche ni pauvre. Il tient aussi le milieu entre la sagesse et l'ignorance : car aucun dieu ne philosophe ni ne désire devenir sage, puisque la sagesse est le propre de la nature divine ; et, en général, quiconque est sage ne philosophe pas. Il en est de même des ignorants, aucun d'eux ne philosophe ni ne désire devenir sage ; car l'ignorance a précisément le fâcheux effet de persuader à ceux qui ne sont ni beaux, ni bons, ni sages, qu'ils possèdent ces qualités : or nul ne désire les choses dont il ne se croit point dépourvu. »<sup>10</sup>

## 2.3 Qu'est-ce que la sagesse ?

Aristote : « Car c'est de la mémoire que provient l'expérience pour les hommes : en effet, une multiplicité de souvenirs de la même chose en arrive à constituer finalement une seule expérience ; et l'expérience paraît bien être à peu près de même nature que la science et l'art, avec cette différence toutefois que la science et l'art adviennent aux hommes par (5) l'intermédiaire de l'expérience, car *l'expérience a créé l'art*, comme le dit Polos avec raison, et *le manque d'expérience, la chance*. L'art naît lorsque, d'une multitude de notions expérimentales, se dégage un seul jugement universel, applicable à tous les cas semblables.

<sup>6</sup> Cicéron, *Tusculanes*, V, 3, 7, trad. E. Bréhier.

<sup>7</sup> Barbaros signifie littéralement qui ne parle pas le grec, par extension, qui n'est pas cultivé.

<sup>8</sup> Diogène, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, I, 4, Poche, Paris, 1999, p. 68.

<sup>9</sup> Hegel, préface aux *Principes de la philosophie du droit*, PUF, Paris, 2003.

<sup>10</sup> Platon, *Banquet*, 203 b – 204 c

En effet, former le jugement que tel remède a soulagé Callias, atteint de telle maladie, puis Socrate, puis plusieurs autres pris individuellement, c'est le fait de l'expérience : mais juger (10) que tel remède a soulagé tous les individus de telle constitution, rentrant dans les limites d'une classe déterminée, atteints de telle maladie, comme par exemple, les phlegmatiques, les bilieux ou les fiévreux, cela relève de l'art.

Ceci dit, au regard de la pratique, l'expérience ne semble en rien différer de l'art ; et même nous voyons les hommes d'expérience obtenir plus de succès que ceux qui possèdent une (15) notion sans l'expérience. La cause en est que l'expérience est une connaissance de l'individuel, et l'art, de l'universel. Or, toute pratique et toute production portent sur l'individuel : ce n'est pas l'homme, en effet, que guérit le médecin traitant, sinon par accident, mais Callias ou Socrate, ou quelque autre individu ainsi désigné, qui se trouve être accidentellement un homme. Si donc on possède la notion sans l'expérience, et que, (20) connaissant l'universel, on ignore l'individuel qui y est contenu, on commettra souvent des erreurs de traitement, car ce qu'il faut guérir, c'est l'individu.

Il n'en est pas moins vrai que nous pensons d'ordinaire que le savoir et la faculté de comprendre appartiennent plutôt à l'art qu'à l'expérience, et que nous jugeons les hommes d'art supérieurs aux hommes d'expériences, dans la pensée que la sagesse, chez tous les (25) hommes, accompagne plutôt le savoir : et cela, parce que les uns connaissent la cause et que les autres ne la connaissent pas. En effet, les hommes d'expérience savent bien qu'une chose est, mais ils ignorent le pourquoi, tandis que les hommes d'art connaissent le pourquoi et la cause. Pour la même raison encore, nous estimons que les chefs, dans toute entreprise, méritent une plus grande considération que les manoeuvres, et sont plus savants et plus (30) sages : c'est parce qu'ils connaissent les causes de ce qui se fait, tandis que les manoeuvres sont semblables à ces choses inanimées<sup>11</sup> qui agissent, mais agissent sans savoir ce qu'elles font, à la façon dont le feu brûle ; seulement, tandis que les êtres inanimés accomplissent chacune leurs fonctions par une tendance naturelle, pour les manoeuvres c'est par habitude. Ainsi ce n'est pas l'habileté pratique qui rend, à nos yeux, les chefs plus sages, (35) c'est parce qu'ils possèdent la théorie et la connaissance des causes.

Et en général, la marque distinctive du savant, c'est la capacité d'enseigner et c'est pourquoi nous croyons que l'art est plus véritablement science que l'expérience, puisque ce sont les hommes d'art, et non les autres, qui sont capables d'enseigner.

En outre, nous ne regardons d'ordinaire aucune de nos sensations comme étant une sagesse, (40) bien qu'elles nous fournissent les connaissances les plus autorisées sur les choses individuelles ; mais elles ne nous disent le pourquoi de rien, par exemple, le feu est chaud : elles se bornent à constater qu'il est chaud.

C'est donc à bon droit que celui qui, le premier, trouva un art quelconque, dégagé des sensations communes, excita l'admiration des hommes ; ce ne fut pas seulement en raison de (45) l'utilité de ses découvertes, mais pour sa sagesse et sa supériorité sur les autres. Puis les arts nouveaux se multiplièrent, dirigés, les uns vers les nécessités de la vie, les autres vers son agrément ; or, toujours les inventeurs de ces derniers arts ont été considérés comme plus sages que les autres, et cela, parce que leurs sciences ne tendent pas à l'utilité. De là vient que tous ces différents arts étaient déjà constitués, quand on découvrit ces sciences<sup>12</sup> qui ne (50) s'appliquent ni au plaisir, ni aux nécessités, et elles prirent naissance dans les contrées où régnait le loisir. »<sup>13</sup>

---

<sup>11</sup> Les esclaves étaient encore considérés comme des objets au 4<sup>ème</sup> siècle.

<sup>12</sup> Mathématiques et philosophie

<sup>13</sup> Aristote, *Met A* 980 b 27 – 981 b 23

## 2.4 Domaines



Paul Gauguin, *D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?* (1897/98).

Alquié : “Et le philosophe, en effet, a quelque chose de l’enfant. Il pose des questions que l’on peut très bien considérer comme sottes, ou comme, en tout cas, inutiles. Et il sait bien, le philosophe, que si on ne répond pas à ses questions, ce n’est pas seulement parce que les gens sérieux ont vraiment autre chose à faire, ont autre chose à faire que de se demander ce que c’est que l’être, ou si la matière existe en soi ; ils ont à faire de la physique, de la politique et mille choses de ce genre. Le philosophe sait fort bien que, si on ne répond pas à ses questions, c’est aussi parce qu’on ne sait pas y répondre. Ainsi, sa question demeure, et n’est pas comprise, elle demeure posée et irrésolue”.<sup>14</sup>

Kant : “Le domaine de la philosophie en ce sens cosmopolite se ramène aux questions suivantes :



*L'école d'Athènes*, Raphael, 1509-1510

1. Que puis-je savoir ?
2. Que dois-je faire ?
3. Que m'est-il permis d'espérer ?
4. Qu'est-ce que l'homme ?

A la première question répond la métaphysique, à la seconde la morale, à la troisième la religion, à la quatrième l'anthropologie. Mais au fond, on pourrait tout ramener à l'anthropologie, puisque les trois premières questions se rapportent à la dernière.

<sup>14</sup> F. Alquié *Qu'est-ce que comprendre un philosophe?*

Le philosophe doit donc pouvoir déterminer 1. la source du savoir humain, 2. l'étendue de l'usage possible et utile de tout savoir, et enfin 3. les limites de la raison.»<sup>15</sup>

- 2.5 Origine
- 2.6 Histoire
- 2.7 Causes

Karl Jaspers :

« L'étonnement engendre l'interrogation et la connaissance ; le doute au sujet de ce qu'on croit connaître engendre l'examen et la claire certitude ; le bouleversement de l'homme et le sentiment qu'il a du être perdu l'amènent à s'interroger sur lui-même. »<sup>16</sup>

« 1°Platon a dit que l'origine de la philosophie, c'est l'étonnement. Notre œil

nous a fait « participer au spectacle des étoiles, du soleil et de la voûte céleste. » Ce spectacle nous « a incités à étudier l'univers entier. De là est née pour nous la philosophie, le plus précieux des biens que les dieux aient accordés à la race des mortels. » Et Aristote : « Car c'est l'émerveillement qui poussa les hommes à philosopher : ils s'étonnèrent d'abord des choses étranges auxquelles ils se heurtaient ; puis ils allèrent peu à peu plus loin et se posèrent des questions concernant les phases de la lune, le mouvement du soleil et des astres, et la naissance enfin de l'univers entier. » S'étonner c'est tendre à la connaissance. En m'étonnant, je prends conscience de mon ignorance. Je cherche à savoir, mais seulement pour savoir « et non pour contenter quelque exigence ordinaire.

[...]

2°Une fois mon étonnement et mon émerveillement apaisés par la connaissance du réel, voici que surgit le doute. Les connaissances, il est vrai, s'accroissent, mais pour peu qu'on se livre à un examen critique, plus rien n'est certain. [...] Si je veux philosopher, je me saisis du doute, j'essaie de le pousser jusqu'au bout. Ce faisant, je peux soit me livrer à la volupté de nier – car le doute, sans permettre un seul pas en avant, fait que rien ne vaut désormais – soit rechercher une certitude qui lui échappe et résiste à tout examen critique loyal. »<sup>17</sup>

- 2.8 Spécificités
- 2.9 Apports

3. Jeanne Hersch : La philosophie, à quoi ça sert ?



<sup>15</sup> Kant, *Logique* (1800), traduction de L. Guillermit, Éd. Vrin, 1970, pp. 25-26.

<sup>16</sup> Karl Jaspers, *Introduction à la philosophie*, Plon, Paris, 2001, p.15

<sup>17</sup> idem